

Le cours Victor Hugo en Sorbonne : l'hugophilie institutionnelle face aux controverses politiques

Jordi Brahamcha-Marin – Université du Mans / 3.LAM

Le cours Victor Hugo en Sorbonne, souvent improprement appelé « chaire Victor Hugo » : le sujet de cet article semble à première vue un peu austère et peut-être un peu anecdotique. Je vais m'efforcer de dissiper ce premier sentiment, en montrant que l'histoire de cette institution concerne au premier chef la réception de Hugo dans sa dimension politique et que ce cours constitue, dans la décennie 1925-1935, un point de cristallisation d'un certain nombre de discours hugophiles et hugophobes dont le caractère idéologique est souvent assez clair, à défaut d'être toujours parfaitement explicite. Mon propos ne portera donc que partiellement sur le *contenu* précis des enseignements dispensés dans le cadre de ce cours Hugo – ceux-ci sont d'ailleurs diversement connus selon les années. Il visera plutôt à rendre compte des réactions, débats, polémiques, auxquelles ce cours a donné lieu, débats qui débordent très largement le strict milieu universitaire, qui agitent, comme on va le voir, la presse et le monde des lettres, et qui impliquent aussi certains groupes politiques comme l'Action française. Je vais commencer par retracer rapidement l'histoire de ce cours en indiquant et en présentant brièvement ses titulaires successifs. Je noterai ensuite, dans un second temps assez bref, ce que le contenu des enseignements nous indique sur la *doxa* universitaire hugolienne à l'époque considérée. Enfin, je proposerai l'étude successive de deux moments de polémique intenses, en 1926 et en 1934-1935, dont je présenterai les acteurs et les enjeux¹.

Histoire du cours Victor Hugo

Tout commence en 1922, avec la proposition faite par un certain Gaston Antignac de créer en Sorbonne, pour rendre hommage au plus emblématique des poètes français, une chaire magistrale consacrée à Victor Hugo. Un comité de patronage est rapidement créé, sous l'égide du président de l'université de Paris, le mathématicien Paul Appell. L'objectif de ce comité est très ambitieux puisqu'il souhaite réunir une somme de cinq cent mille francs, capital dont les intérêts permettraient de financer la chaire de manière durable². On lance donc des appels aux dons et des souscriptions, on vend des cartes postales, on sollicite les instituteurs et les enfants

¹Cet article reprend pour l'essentiel la matière de la section « La chaire Victor Hugo à la Sorbonne » dans le chapitre 8, « Fortune universitaire de Hugo poète », de ma thèse de doctorat : Jordi Brahamcha-Marin, *La réception critique de la poésie de Victor Hugo en France (1914-1944)* (dir. Franck Laurent), thèse de doctorat, Le Mans Université, 2018, p. 294-306.

²C'est ce qu'explique un article sans titre d'Étienne Charles, recueilli dans un dossier de presse conservé à la Bibliothèque nationale de France (département Arts du spectacle) sous le titre *La chaire de Victor Hugo à la Sorbonne : article [sic] de presse, 1925-1935*, et sous la cote 4-RF-28305. Ni le titre du périodique ni la date (probablement dans l'été 1925) ne sont indiqués. En général, les informations accompagnant les articles du dossier sont un peu plus précises, même si la pagination manque toujours. Dans la suite de cet article, l'indication « DP » (pour « dossier de presse ») suivra les références à des articles conservés dans ce dossier.

des écoles, etc. À l'été 1925, le résultat est décevant : seuls 115 000 francs ont été réunis, ce qui permet de créer un cours Victor Hugo, mais non une chaire magistrale pérenne. C'est pourquoi en toute rigueur il convient de parler du « cours Victor Hugo » plutôt que de la « chaire Victor Hugo » – ce n'est qu'après-guerre qu'il y aura réellement, en Sorbonne, une chaire Hugo, occupée successivement par Maurice Levaillant, Pierre Moreau et Pierre Albouy³. En 1925, le comité de patronage se mue en « Fondation Victor Hugo », présidée par Gustave Simon jusqu'à sa mort en 1928, puis par le poète Edmond Haraucourt, dont le principal fait d'armes hugolien est d'avoir jadis publié un pastiche pornographique intitulé *La Légende des sexes* (1882)⁴. Cette fondation s'assigne pour mission de contribuer au financement du cours Hugo, d'œuvrer à la création d'une véritable chaire Hugo et plus généralement de défendre la mémoire du poète. Elle compte des universitaires et des hommes de lettres mais aussi des personnalités politiques de premier plan comme Raymond Poincaré, Édouard Herriot ou Louis Barthou, les deux derniers étant des admirateurs convaincus et notoires de Hugo. En outre les présidents de la République en exercice en sont présidents d'honneur *ex officio*.

Les titulaires du cours Victor Hugo sont élus par le conseil de l'université de Paris, vraisemblablement sur recommandation de la Fondation⁵. Trois hommes se succèdent à cette charge jusqu'au milieu des années trente : Fernand Gregh, André Le Breton et Georges Ascoli. Certaines sources mentionnent que le grand hugolien Paul Berret aurait été pressenti pour le poste en 1925 mais qu'il en aurait été écarté par de sombres intrigues politiques – information difficile à vérifier⁶. En tout cas c'est Le Breton qui est élu en 1925⁷, mais celui-ci étant en mission à l'étranger, c'est le poète Fernand Gregh, jadis auteur d'une *Étude sur Victor Hugo* (1905)⁸, qui assure l'intérim au printemps 1926⁹. André Le Breton, professeur à l'université de Paris, prend son poste à l'automne 1926. Georges Ascoli lui succède en 1929. À partir de 1935 les données manquent : Madeleine Rebérioux affirme que le cours s'est maintenu jusqu'à la guerre, mais elle ne donne pas de source¹⁰. La BnF conserve un dossier de presse sur ce cours Hugo, mais seulement jusqu'en 1935¹¹, et le bulletin de la Fondation de Victor Hugo s'arrête en 1932. La Fondation, en tout cas, semble avoir existé au moins formellement jusqu'en 1952, puisque Fernand Gregh, son président à cette date, intervient en cette qualité à l'occasion du cent-cinquantième¹².

³Précision aimablement fournie par Guy Rosa.

⁴Sous le pseudonyme de « Sire de Chambley » : Sire de Chambley [Edmond Haraucourt], *La Légende des sexes : poèmes hystériques*, Bruxelles, chez l'auteur, 1882.

⁵Jules Laurent, « La chaire Victor Hugo : M. André Le Breton en devient titulaire », *Le Figaro*, 15 décembre 1925, p. 2.

⁶Georges Gariel, président de l'Académie delphinale, fait allusion à cet épisode dans sa réponse au discours de réception de Paul Berret au sein de ladite académie, en 1937 (Georges Gariel, « Réponse au discours de M. Paul Berret », *Bulletin de l'Académie delphinale*, 6^e série, t. 8, 1937 ; p. 60). Michel Jolland, auteur de plusieurs études sur Paul Berret, confirme l'absence de sources mais estime que le fait est probablement exact (communication personnelle).

⁷Jules Laurent, « La chaire Victor Hugo : M. André Le Breton en devient titulaire », *art. cit.*, p. 2.

⁸Fernand Gregh, *Étude sur Victor Hugo*, Paris, Fasquelle, 1905.

⁹Max Descaves, « Jeanne, l'héroïne de *L'Art d'être grand-père*, assiste au cours de M. Ascoli sur Victor Hugo », *Paris-Midi*, 3 décembre 1932 (DP).

¹⁰Madeleine Rebérioux, « 1935 – fascisme et antifascisme », in *La gloire de Victor Hugo*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1985, p. 229.

¹¹*La chaire de Victor Hugo à la Sorbonne : article [sic] de presse, 1925-1935*, document cité.

¹²D'après le chapeau introductif au discours de Gregh reproduit dans *Les Lettres françaises* (chapeau introductif à Fernand Gregh, « Au maître », *Les Lettres françaises*, 28 février 1952, p. 1). Apparemment, Haraucourt a présidé la Fondation jusqu'en 1941 (Gil Mélison-Lepage, Max Leclerc, « HARAUCOURT (Edmond) (1856-1941) "Sire de Chambley" » [en ligne], site de l'Association haut-marnaise d'écrivains, http://www.ecrivains-haute-marne.com/route_76.php, consulté le 27 juillet 2016). C'est probablement à cette date que Gregh lui a succédé.

Contenu des cours

Je voudrais à présent revenir brièvement sur le contenu des enseignements dispensés, en notant que compte tenu de la nature de cette institution, il n'est pas abusif de voir dans les titulaires du cours des sortes de porte-parole d'une *doxa* hugolienne à peu près officielle. Par la voix de Gregh, de Le Breton et d'Ascoli, c'est quasiment l'Université française elle-même qui s'exprime. Il ne s'agit pas de remettre en cause l'indépendance de pensée de ces trois hommes, mais l'importance symbolique de cette chaire, le mode d'élection des titulaires, etc., impliquent que statutairement leur discours n'a pas la même portée que celui d'autres universitaires s'exprimant dans d'autres situations. Fernand Gregh et Georges Ascoli ont d'ailleurs hautement conscience de ce fait et se sentent investis d'une mission particulière puisque comme on le verra *infra*, l'un comme l'autre, dans des termes et dans des contextes différents, se posent explicitement comme des hérauts de la lutte contre l'hugophobie.

On ne connaît pas le contenu précis des cours d'Ascoli, qui n'ont pas été publiés (mais on connaît leur titre, au moins sur quelques années¹³) ; on sait en revanche qu'André Le Breton a fait porter l'un de ses cours sur *La Jeunesse de Victor Hugo* : il en a tiré un livre en 1928¹⁴. C'est un sujet à la mode chez les biographes : un ouvrage du même titre paraît la même année, posthume, dû à l'avocat Edmond Benoît-Lévy¹⁵. Quant à Fernand Gregh, qui avait eu l'honneur d'inaugurer ce cours, il épousait les grandes tendances contemporaines de la critique hugolienne sur deux points intéressants. Premièrement, il donnait une claire prévalence à la poésie : huit des quatorze chapitres du livre tiré de cet enseignement lui sont intégralement consacrées, et il s'en justifie explicitement en écrivant, par exemple : « Ce n'est pas à proprement parler son œuvre en prose qui fait la gloire de Hugo. Hugo est avant tout un homme qui a écrit des vers, dont quelques-uns sont les plus beaux du monde¹⁶. » Ce privilège accordé à la poésie par rapport aux autres secteurs de l'œuvre hugolienne est un cliché critique. Certes, Gregh est lui-même un poète, néo-romantique et néo-parnassien, ce qui peut expliquer ces affinités ; mais Georges Ascoli, si l'on en croit l'intitulé de ses cours, semble respecter la même hiérarchie, quoique moins nettement¹⁷. Chose plus intéressante encore, Gregh propose des palmarès. Dans une interview donnée au journal *Le Gaulois* avant l'inauguration du cours, il signale comme chefs-d'œuvre de Hugo les recueils lyriques de la monarchie de Juillet et *Les Contemplations*¹⁸. Mais au moment de la publication du livre tiré de son cours, il reconnaît que son goût a évolué et il prise désormais avant tout la poésie de l'exil : *Les Contemplations*, mais aussi *Les Châtiments*, *La Légende des siècles* et *La Fin de Satan*¹⁹. Il est remarquable que Gregh ait, en quelque sorte, actualisé son goût pour le conformer aux nouvelles modes – rappelons que *Les Contemplations*, *Les Châtiments* et *La Légende des siècles*, dans l'entre-deux-guerres, figurent parmi les recueils phares des manuels scolaires, et que Paul Berret et Joseph Vianey mènent à bien, entre 1920 et 1932, des éditions critiques monumentales de ces trois recueils²⁰. La préséance donnée initialement aux recueils d'avant l'exil témoignait d'un goût à la fois plus conservateur

¹³Ascoli a parlé, en 1929-1930, de Hugo et Shakespeare ; en 1930-1931, des *Misérables* ; en 1931-1932, des recueils lyriques des *Odes aux Chants du crépuscule* ; en 1932-1933, des recueils lyriques des *Voix intérieures* aux *Contemplations* (« La chaire Victor Hugo », *Bulletin de la Fondation Victor Hugo*, n° 4-5-6, 1930-1931-1932, p. 65).

¹⁴André Le Breton, *La jeunesse de Victor Hugo*, Paris, Hachette, 1928.

¹⁵Edmond Benoît-Lévy, *La jeunesse de Victor Hugo*, Paris, Albin Michel, 1928.

¹⁶Fernand Gregh, *L'œuvre de Victor Hugo*, Paris, Flammarion, 1933, p. 375.

¹⁷Voir note 13.

¹⁸Gaëtan Sanvoisin, « La chaire Victor-Hugo en Sorbonne », *Le Gaulois*, 2 février 1926 (DP). Cet article rapporte une interview de Gregh par Sanvoisin.

¹⁹Fernand Gregh, *L'œuvre de Victor Hugo*, *op. cit.*, p. 149.

²⁰Voir Jordi Brahamcha-Marin, *La réception critique de la poésie de Victor Hugo en France (1914-1944)*, *op. cit.*, p. 58-71 et p. 183-220.

politiquement (Gregh semble être un homme de droite) et un peu anachronique, un peu Belle Époque. À l'occasion de son cours public en Sorbonne en tout cas, volontairement ou non, et par des médiations qu'il importe peu d'éclaircir, Gregh se met à la page.

Polémiques

Ces présentations étant faites, je voudrais à présent revenir sur les deux moments polémiques que j'ai signalés plus haut. Je vais les aborder successivement, mais les échos de l'un à l'autre sont nombreux.

En février 1926, au moment de l'inauguration, un certain nombre de réticences à la création de cette chaire se font jour. Elles émanent pour une part de représentants du monde des lettres, qui s'agacent d'un certain hugocentrisme et qui, sans prétendre diminuer la gloire de Hugo, estiment qu'il n'y a pas de raison de lui accorder cet honneur refusé à tous les autres. La position d'Albert Thibaudet est assez représentative de ce courant : le grand critique de *La Nouvelle Revue française* estime, comme beaucoup d'autres, que la psychologie des personnages de Hugo est trop rudimentaire et que Corneille, Racine ou Molière représentent beaucoup mieux que lui le génie de la France²¹. Encore ce philoclassicisme modéré ne prend-il pas alors une coloration explicitement politique – c'est aussi le cas de celui de Gide, à la même époque : c'est la ligne *NRF*, en fait, que de promouvoir une sorte de classicisme éclectique, non sectaire et apolitique. En revanche, du côté de l'extrême droite maurrassienne, les discours sont beaucoup plus virulents. Les grands noms du mouvement (Léon Daudet, Abel Bonnard et le critique Pierre Tuc, moins connu) prennent la plume pour dénoncer pêle-mêle, dans cet hommage institutionnel à Hugo, un acte de propagande pro-hugolienne, pro-romantique et pro-républicaine²² (rappelons que Daudet avait publié en 1922 un pamphlet intitulé *Le Stupide XIX^e siècle*, où il incriminait le romantisme en général et Hugo en particulier d'avoir répandu des « insanités » républicaines, libérales, progressistes, individualistes, etc., sur la France²³). Leurs attaques sont d'autant plus vives que cette chaire est créée à la Sorbonne et que cette institution, depuis le début du siècle, est le lieu où des républicains de différentes nuances ont fondé ou refondé leurs disciplines respectives, dans un esprit de rénovation scientifique : c'est là qu'exercent Lanson, en littérature, mais aussi Durkheim en sociologie, Vidal de La Blache en géographie, Monod, Langlois et Seignobos en histoire²⁴... L'Action française est anti-sorbonnarde autant qu'anti-romantique, et voit donc dans cette affaire l'occasion de faire d'une pierre deux coups.

En février 1926, donc, une « querelle Victor Hugo²⁵ » se met en place. D'un côté, les critiques de l'Action française contestent la gloire hugolienne et dénoncent la dimension politique de la création du cours. En face, Paul Souday, homme de gauche et très hugophile

²¹ Albert Thibaudet, « La chaire Victor Hugo », *La Nouvelle Revue française*, t. 26, janvier-juin 1926, p. 598.

²² Léon Daudet, « La confusion du baroque et du sublime », *L'Action française*, 18 février 1926 (DP) ; Abel Bonnard, « Victor Hugo », *Les Débats*, 27 février 1926 (DP) ; Pierre Tuc, « Victor Hugo », *L'Action française*, 4 mars 1926 (DP).

²³ Léon Daudet, *Le Stupide XIX^e siècle : exposé des insanités meurtrières qui se sont abattues sur la France depuis cent trente ans (1789-1919)*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1922. Pour une analyse de ce texte et du sort qui y est réservé à Hugo, voir Marc Angenot, « Léon Daudet sur Victor Hugo : chose vue », in Maxime Prévost, Yan Hamel (dir.), *Victor Hugo (2003-1802) : images et transfigurations*, Montréal, FIDES, 2003, p. 139-150, et Jordi Brahamcha-Marin, « L'Action française face à Victor Hugo dans l'entre-deux-guerres » [en ligne], communication au Groupe Hugo du 18 novembre 2017, <http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/17-11-18Brahamcha.htm>, consulté le 8 février 2020.

²⁴ Jean-Pierre Chaline, « De la reconstruction aux années 1960 », in Jean-Robert Pitte (dir.), *La Sorbonne au service des humanités : 750 ans de création et de transmission du savoir*, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2007, p. 78-79.

²⁵ « Une querelle Victor Hugo ? », *Nouveau siècle*, 27 février 1926 (DP).

critique du *Temps*, se fait fort de répondre dans les colonnes de son quotidien, les 12 et 18 février, aux attaques venues de la droite (de l'Action française, mais aussi de *La Revue des deux mondes*)²⁶. Une tierce position est tenue par Clément Vautel, grande plume du *Journal*, homme de droite mais hugophile et qui prétend être le seul admirateur authentique de Hugo, puisque lui-même aime Hugo pour la seule force de son art, *en dépit* de ses calomnies contre Napoléon III, alors que selon lui les républicains de gauche comme Souday n'aiment Hugo que par sectarisme politique²⁷. Cette querelle est d'une nature explicitement politique ; plus exactement, c'est la droite hugophobe, et en particulier l'extrême droite maurrassienne, qui cherche à politiser le débat en accusant les défenseurs du cours Hugo de poursuivre, bien qu'ils s'en défendent souvent, des objectifs politiques – en l'occurrence, une entreprise de glorification de la république.

Ces querelles ressurgissent en 1934, sur un mode bien plus déplaisant puisque l'antisémitisme est cette fois de la partie. Tout part d'un pamphlet de Georges Batault, publié en 1934 et intitulé *La Pontife de la démagogie, Victor Hugo*²⁸ ; dans ce texte, Batault attaque les origines supposément juives de la pensée démocratique de Hugo. Batault n'est pas membre de l'Action française, et celle-ci semble réticente à endosser complètement ses thèses²⁹ ; de même Claude Farrère, qui défend globalement Batault dans *Le Jour* et dans *Gringoire*³⁰, est très discret sur le thème, délicat à manier, de la prétendue judéité de Hugo. Cet angle d'attaque est vraiment propre à Batault, dont toute la carrière de pamphlétaire témoigne d'un antisémitisme obsessionnel et paranoïaque³¹, et ses alliés idéologiques se contentent semble-t-il de faire corps avec lui contre un ennemi commun, sans forcément aller aussi loin que lui. En l'occurrence, les attaques racistes de Batault ne sont pas exemptes d'arrière-pensées, puisque Georges Ascoli, titulaire du cours Victor Hugo depuis 1929, est lui-même juif.

C'est ce même Ascoli qui, par sa fonction, est appelé à répondre aux attaques visant Hugo. Alors que ses autres cours sur Hugo ne sont pas édités, la Fondation Victor Hugo publie sa conférence inaugurale de l'année 1934-1935, sous le titre *Réponse à quelques détracteurs de Victor Hugo*³² : c'est le signe que la préservation de la mémoire du grand homme est bien ressentie comme une mission essentielle, aussi bien par Ascoli que par la Fondation qui parraine cette quasi-chaire. Madeleine Rebérioux note qu'Ascoli prend très au sérieux son rôle de gardien de la mémoire hugolienne³³. En vérité, si l'on en croit les témoignages, Ascoli va plus loin que ses prédécesseurs dans la glorification de Victor Hugo, et en devient morne et ennuyeux – c'est en tout cas ce que lui reproche André Rousseaux en 1935 dans les colonnes du *Figaro*³⁴. Un tel jugement, émanant d'un journaliste de droite prévenu contre Hugo, pourrait être suspecté de partialité si Ascoli lui-même ne donnait quelquefois le bâton pour se faire battre. Ainsi, dans sa leçon inaugurale publiée, si le titulaire du cours précise qu'il ne s'agit pas de succomber à un « culte idolâtre et sans discernement³⁵ », il ajoute immédiatement qu'il faut

²⁶Paul Souday, « Un accès d'hugophobie », *Le Temps*, 12 février 1926 (DP) ; Paul Souday, article du *Temps*, 18 février 1926 (DP).

²⁷Clément Vautel, entrefilet sans titre, *Le Journal*, 16 février 1926 (DP).

²⁸Georges Batault, *Le pontife de la démagogie, Victor Hugo*, Paris, Plon et Nourrit, 1934.

²⁹Jordi Brahamcha-Marin, *La réception critique de la poésie de Victor Hugo en France (1914-1944)*, *op. cit.*, p. 867-868.

³⁰Claude Farrère, lettre à Georges Batault du 25 juillet 1934, *Le Jour*, 31 juillet 1934, p. 2 ; Claude Farrère, « Victor Hugo et les bonnes gens qui l'ont choisi pour Dieu », *Gringoire*, 2 novembre 1934, p. 4.

³¹Sa vie et son œuvre sont résumées dans Simon Epstein, *Un paradoxe français : antiracistes dans la Collaboration, antisémites dans la Résistance*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel Histoire », 2008, p. 495-499.

³²Georges Ascoli, *Réponse à quelques détracteurs de Victor Hugo*, Paris, Droz, « Bibliothèque de la Fondation Victor Hugo », 1935.

³³Madeleine Rebérioux, « 1935 – fascisme et antifascisme », *art. cit.*, p. 232-233.

³⁴André Rousseaux, « Propos du samedi. M. Ascoli dans la Chaire Victor Hugo », *Le Figaro*, 23 février 1935, p. 1.

³⁵Georges Ascoli, *Réponse à quelques détracteurs de Victor Hugo*, *op. cit.*, p. 2.

défendre « le dieu que nous révèrons³⁶ » contre les crachats dont il est l'objet... Cette défense de Hugo par Ascoli suscitera à son tour des réactions agressives et moqueuses de Batault et de l'Action française³⁷.

Un aspect intéressant de la polémique entre Ascoli et Batault concerne l'origine et la raison d'être du cours Victor Hugo : Batault y voit une manœuvre d'État ; à Ascoli, qui répond dans sa conférence inaugurale que le comité de patronage était issu d'une initiative privée, Batault répond à son tour dans *Je suis partout* que ce comité n'était qu'un camouflage. Sans craindre la contradiction, il affirme, dans le même article, que la chaire a été créée par des « dignitaires des Loges » et des militants de la Ligue des droits de l'Homme, qui ne sont pourtant pas des institutions étatiques³⁸. Ces amalgames entre l'État républicain, la Ligue des droits de l'Homme et les « Loges » sont probablement fondés sur l'idée que la République n'est pas seulement un régime, mais bien un système politique qui trouve des appuis et des relais dans des organisations militantes ou dans la franc-maçonnerie. Le fait est en tout cas que la stratégie des hugophobes d'extrême droite est, à nouveau, de *politiser* la création du cours Hugo. Ascoli au contraire, qui ne semble pas être un homme particulièrement engagé, a pour stratégie défensive de dépolitiser l'initiative. Cela étant dit, cette stratégie a d'évidentes limites : même si le comité de patronage n'a pas été téléguidé par le gouvernement d'alors, il n'en reste pas moins qu'il comptait en son sein des hommes politiques de premier plan ; le choix de la Sorbonne comme lieu d'ouverture de la chaire et l'appui d'un certain nombre de grands hommes d'État confèrent bien à ce cours Victor Hugo une dimension, même vague, d'institution républicaine. Cet aspect indirectement militant tend même à s'aiguïser au feu des polémiques avec l'extrême droite intellectuelle.

Conclusion

Je voudrais conclure cet article en réfléchissant à la manière d'aborder le caractère politique de la réception de Victor Hugo. Un premier clivage évident est celui qui oppose la gauche et la droite : c'est sans doute simplifier un peu la réalité, mais ce n'est pas la déformer, que de dire que dans l'entre-deux-guerres, à grands traits, plus on est à droite, moins on aime Hugo³⁹. Les cas de Clément Vautel ou de Fernand Gregh, hugophiles de droite, sont atypiques ; encore leur hugophilie, surtout dans le premier cas, s'accompagne-t-elle de quantité de réserves et de nuances⁴⁰.

Mais un autre clivage, que l'histoire de cette « chaire » met en lumière, concerne le degré de politisation explicite des discours. L'hugophobie d'extrême droite que j'ai envisagée dans cette étude est explicitement politique, intégrée à un projet anti-républicain revendiqué comme tel par les auteurs concernés : dans ce cas, le positionnement contre Hugo et ses enjeux idéologiques sont assez clairs. Symétriquement, il en va de même de l'hugophilie communiste, qui assume et revendique une lecture de classe de l'auteur des *Châtiments* et des *Misérables*⁴¹. Mais lorsque la réception de Hugo est prise en charge par l'Université, sous le patronage d'une fondation à laquelle participent des hommes politiques de premier plan, la question se pose de savoir dans quelle mesure cette célébration de Hugo relève d'une forme indirecte et discrète de propagande politique (en faveur du régime républicain en place). Assez naturellement, ce sont

³⁶*Ibid.*, p. 3.

³⁷Georges Batault, « Le procès Victor Hugo : contre M. Ascoli, professeur à la Sorbonne, titulaire de la chaire Victor-Hugo », *Je suis partout*, 3 février 1935 (DP) ; Thierry Maulnier, « L'idole insultée », *L'Action française*, p. 5.

³⁸Georges Batault, « Le procès Victor Hugo », *art. cit.*

³⁹Jordi Brahamcha-Marin, *La réception critique de la poésie de Victor Hugo (1914-1944)*, *op. cit.*, p. 939 et *passim*.

⁴⁰Sur Clément Vautel lecteur de Hugo, voir *ibid.*, p. 769-770.

⁴¹Voir *ibid.*, p. 811-846.

les forces politiques situées aux marges du système qui sont les plus enclines à assumer comme politique leur propre réception de Hugo, et donc aussi à dénoncer comme sourdement politique la réception officielle de Hugo. En tout cas, on méconnaîtrait la nature de la réception politique de Hugo si l'on opposait simplement, par exemple, une lecture de gauche à une lecture de droite : plus fondamentalement, il s'agit de savoir jusqu'à quel point et de quelle manière la figure de Hugo est politique et politisable.

Il est intéressant, dans cette perspective, de constater comment évolue au cours du temps le discours des défenseurs du cours Hugo. Avant février 1926, donc avant le déclenchement de la « querelle Victor Hugo », beaucoup d'auteurs développent un discours consensualiste, en vertu duquel la création de cette chaire Hugo en Sorbonne entérine l'unanimité désormais possible du corps national autour de la figure de Victor Hugo. Les écrivains Henry Céard, Gaston Arthuis et Fernand Nozière, le critique Ernest Zyromski, semblent y voir le signe que le combat pour Hugo est d'ores et déjà gagné – avec, cependant, quelques nuances : Arthuis voit là l'indice d'une victoire définitive du romantisme et de la « vraie poésie », quand Zyromski, plus œcuménique, croit lire dans cette initiative l'indice d'une réconciliation entre classicisme et romantisme⁴². Cette vision consensualiste repose largement sur un aveuglement, car il est difficile en 1925 d'avoir déjà oublié le pamphlet de Léon Daudet, paru en 1922. Comment, alors, l'analyser ? Sans doute s'agit-il, en quelque sorte, de forcer le réel : répéter que la gloire de Hugo est incontestée, cela est supposé contribuer à la rendre incontestable, en rendant inaudibles les discours de contestation. On peut d'ailleurs faire l'hypothèse prudente que cette lecture est solidaire, plus ou moins consciemment, d'une croyance, en matière politique, dans le caractère désormais inébranlable du régime républicain : après tout, le consensus supposé sur Hugo ne peut se faire qu'à condition qu'il y ait aussi, en gros, consensus sur les valeurs politiques qu'il a défendues. Du reste Hugo, au lendemain de la Première Guerre mondiale, a été massivement mobilisé dans les cérémonies d'inauguration des monuments aux morts et dans les célébrations du 11 novembre : des vers de lui (tirés de l'« Hymne » des *Chants du crépuscule*) ont été fréquemment lus, récités ou chantés, ce qui a pu conforter l'image de Hugo comme ciment d'une unité civique républicaine⁴³. Il s'agirait alors de dire ou de suggérer que ni le royalisme ni l'anti-romantisme hugophobe n'ont plus cours. Cette croyance optimiste dans l'intangibilité de la République sera, comme on sait, réfutée par l'histoire quinze ans plus tard ; et bien plus rapidement encore, les polémiques que j'ai évoquées vont rendre caduque cette croyance dans l'intangibilité de la gloire de Hugo. Gregh lui-même, dans sa leçon inaugurale, en a conscience puisqu'il déclare vouloir combattre une « hugophobie à l'état diffus⁴⁴ » et faire pièce, notamment, aux thèses du critique maurassien Pierre Lasserre⁴⁵, auteur en 1907 d'une thèse polémique sur, et contre, *Le romantisme français*⁴⁶. Et j'ai déjà signalé qu'Ascoli s'était vu contraint d'adopter une position défensive contre les thèses de Batault. Gregh et Ascoli, ainsi que quelques autres auteurs dans la presse, comme Paul Souday, adoptent donc un discours non pas consensualiste, mais réactif et défensif. On doit donc bien admettre *in fine* que Hugo continue, dans certains milieux politico-littéraires influents, d'être une figure détestée, et donc prendre acte, malgré qu'on en ait, de cette dimension au moins indirectement politique – et donc clivante – de l'hommage à Hugo.

⁴²Henry Céard, « Chaire Victor Hugo », *Le Petit Marseillais*, 3 décembre 1922 (DP) ; Gaston Arthuis, « On inaugure aujourd'hui la chaire Victor Hugo », *Comoedia*, 2 février 1926 (DP) ; [Fernand] Nozière, « L'hommage au Poète », *L'Avenir*, 2 février 1926 (DP) ; Ernest Zyromski, « À propos de la Chaire Victor-Hugo : La conclusion d'un débat », *Le Figaro*, 22 décembre 1925, p. 1.

⁴³Jordi Brahamcha-Marin, « “Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie” : la poésie des monuments aux morts », *Cédille : revista de estudios franceses*, n° 13, avril 2017, p. 88-94.

⁴⁴Fernand Gregh, *L'œuvre de Victor Hugo*, op. cit., p. 11.

⁴⁵Gaëtan Sanvoisin, « La chaire Victor-Hugo en Sorbonne », art. cit.

⁴⁶Pierre Lasserre, *Le romantisme français : essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX^e siècle*, Paris, Mercure de France, 1907.

Ancien élève de l'École normale supérieure de Paris, agrégé de lettres modernes, ATER à l'université du Mans, Jordi Brahamcha-Marin (jordi.brahamcha-marin@univ-lille.fr) a soutenu en 2018 une thèse sur *La réception critique de la poésie de Victor Hugo en France (1914-1944)*, sous la direction de Franck Laurent (université du Mans). Il est membre du Groupe Hugo de l'université Paris 7. Il a fait paraître en 2021, avec Alice de Charentenay, une anthologie intitulée *La Commune des écrivains : Paris 1871, vivre et écrire l'insurrection* (Gallimard).